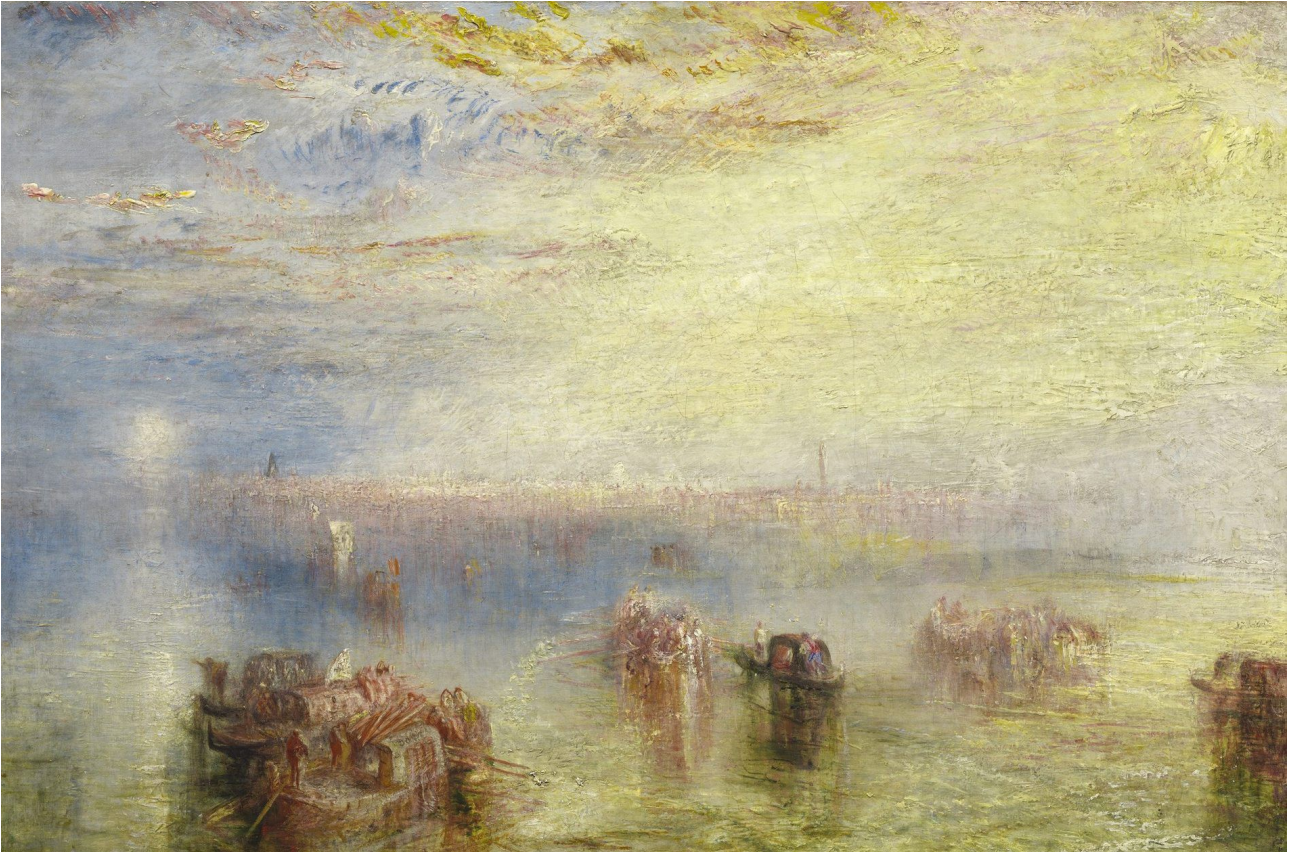


Gianna (Nouvelle)

Par Didier A. (Iceman)



Initiée sur le réseau social Diaspora*, à partir du sujet suivant :

Pendant la renaissance, sauver le monde dans un récit uchronique et steampunk.

Merci à Frédéric pour ses corrections.

Illustration : William Turner

Nouvelle parue en licence Creative commons : CC BY-NC-ND 3.0 FR

Prélude

Marseille, 21 mars 1615

Louis Ferasse fait sa patrouille sur le littoral comme tous les jours. De calanques en calanques, de tour de gué en promontoires, il scrute l'horizon comme chaque jour pour repérer les trafiquants ou contrebandiers qui sévissent sur la côte. Il en est arrivé à reconnaître chaque bateau du port lorsqu'il croise au large, chaque habitude des pêcheurs. Aussi, lorsqu'il voit une fumée noire au loin, il croît d'abord à un incendie sur un navire, une attaque de pirate, peut-être. Jamais ils n'agissent pourtant au grand jour comme cela, si près du port ou des côtes.

Louis est étonné, pourtant, par le fait que cette fumée semble se déplacer de gauche à droite, et même très rapidement, plus rapidement que ce que pourrait faire un bateau ayant un incendie, en tout cas. Il essaie de se concentrer sur ce point, couvrant ses yeux du soleil, mais rien n'y fait, il ne peut identifier ce dont il s'agit. Soudain, voilà qu'une autre fumée fait son apparition et la première semble se rapprocher de lui. Il entend même une détonation, comme celle d'une arquebuse, plutôt qu'un canon. Pas de doute, maintenant, il s'agit bien d'un navire, mais il n'en a jamais vu de tel : Il produit de la fumée et surtout, il ne semble pas flotter sur l'eau mais... rester à quelques mètres au-dessus. À peine a-t-il eu le temps d'identifier l'objet qu'un projectile enflammé semble provenir de l'autre point de fumée pour s'abattre sur le navire. Il explose littéralement et Louis n'a même pas le temps de voir si des survivants ont sauté avant. Il a juste localisé à peu près le point d'impact. Il le notera dans son rapport pour qu'un de ses collègues vienne récupérer les débris ou les corps. Mais le croira-t-on lorsqu'il expliquera ce qu'il a vu ? Lui-même doute, pensant à un effet du soleil, malgré le chapeau de douanier qu'il arbore toujours fièrement comme son uniforme.

Chapitre 1

Venise, 10 avril 1616

Henri sort de l'auberge qui l'héberge pour se rendre à son rendez-vous. Le ciel est toujours aussi grisâtre, bien loin de l'image qu'il se faisait de Venise et de sa lumière. La république de Venise est toujours aussi rayonnante culturellement que par le passé, mais elle domine aussi militairement tout le sud de l'Europe, surtout depuis la chute de Florence et le repli des troupes turques il y a un siècle. Beaucoup de duchés, de républiques et de cités prospères se sont mises sous le protectorat de Venise, jusqu'aux frontières de la France. Aussi, la mission d'Henri est de la plus haute importance. Le jeune roi Louis XIII et sa mère Marie de Médicis sont inquiets des velléités de cette puissance italienne. Henri doit donc déjouer une confrontation militaire ou une allégeance trop coûteuse.

Il embarque sur une gondole, drapé dans son épais manteau de feutre gris, encapuchonné pour ne pas trop se montrer. Il se cale dans le fauteuil pendant que le gondolier manie sa rame avec dextérité pour faire glisser le long bateau dans les canaux encombrés. Henri doit rencontrer un homme que l'on dit influent auprès du Doge Giovanni Bembo. Si Ludovico da Vinci est ainsi reconnu, c'est en bonne partie grâce à son aïeul, le grand Leonardo, celui qui a fait de Venise ce qu'elle est aujourd'hui.

L'histoire est connue : en 1499, il est embauché par Agostin Barbarigo pour créer des machines de guerre. Mais en plus de repousser les troupes turques qui sont sur le point d'envahir la ville, Leonardo crée d'autres inventions qui vont devancer les espérances du Doge. Il utilise les sources d'approvisionnement offertes par Marco Polo, quelques dizaines d'années auparavant, découvrant ainsi des inventions venues de Chine. Le commerce vénitien apporte aussi des substances inconnues de Leonardo, qu'il fera vite transformer avec l'aide des plus grands alchimistes. Après plusieurs essais, le voilà qui parvient à créer une première machine volante, un énorme ballon de toile alimenté par une lampe brûlant une substance noirâtre qui vient des marchands arabes. Ces

machines volantes ne cesseront d'être perfectionnées par l'ingénieur da Vinci. Elles deviendront armes de conquêtes, mais aussi de transports, avant qu'il crée son chef-d'œuvre, quelques mois avant de mourir : La Galère volante. Cet immense navire dont le premier exemplaire brûla il y a un siècle, a terrorisé tous les royaumes et puissances italiennes, tout autant qu'orientales. Le secret qui entoure la distillation de cette substance noirâtre qu'on appelle aujourd'hui pétrole, n'a jamais été percé et assoit aujourd'hui encore la puissance de Venise.

Henri n'est pas là pour trouver cette recette, pourtant. Si la technologie militaire de Venise est en avance, elle n'est pas la seule. Venise ne cesse de construire des vaisseaux volants de plus en plus gros et de mystérieuses étoiles filantes parcourent souvent le ciel, la nuit, dans la lagune, à partir d'une des nombreuses îles, dont l'approche est interdite. Il ne s'agit pas d'une invasion, car Venise a peu de troupes à transporter. Alors, de quoi s'agit-il ? En sa qualité de jeune ingénieur français, Henri a sollicité Ludovico pour un apprentissage des techniques et inventions de son aïeul. Il sait qu'il ne pourra approcher des derniers perfectionnements mais espère gagner la confiance du jeune homme, pas si éloigné de son âge.

— Vous voilà arrivé, monseigneur !, lui dit le gondolier.

Henri regarde autour de lui et observe ensuite la bâtisse devant laquelle la gondole s'est arrêtée. Il s'agit d'une de ses luxueuses maisons vénitiennes aux fenêtres fortement ouvragées et aux murs clairs. Mais aujourd'hui, elle semble avoir perdu de sa superbe avec les dépôts noirâtres qui proviennent de tous ces engins volants. Juste à côté du quai, une sorte de porte semble masquer un autre quai, dans le sous-sol de la maison. Seule une discrète porte permet d'entrer dans cette demeure, alors qu'Henri s'étonne du silence qui règne dans ce bras de canal.

Il toque à la porte et attend quelques secondes avant qu'un domestique à la tenue étonnamment sobre, ne vienne lui ouvrir.

— Monsieur Henri de Sannois. Monsieur vous attend...

Henri suit le domestique, un homme d'une cinquantaine d'années, légèrement voûté, et qui semble se fondre avec un talent certain dans le décor de la maison. Est-ce dû à sa chevelure poussiéreuse dont on aurait du mal à définir la vraie couleur ? Ou bien est-ce dû au tissu de ses vêtements, identique de haut en bas, et d'un chiné virant du gris au marron en passant par le vert et le bleu ? Henri met finalement plutôt cela sur le compte de la faible lumière du couloir, dont une seule fenêtre vient projeter la lumière matinale. Aucune décoration ne vient rompre la monotonie,

ce qui surprend le visiteur dans cette ville habituée au faste. Le domestique s'arrête devant une porte coulissante en bois, dans un vaste carré de boiserie qui se dresse en plein centre du couloir, juste à un croisement. Il en tire le battant pour découvrir une petite pièce carré où la seule lumière vient d'une petite lanterne dorée posée au-dessus d'une sorte de pupitre.

— Entrez, monseigneur..., dit l'homme en le précédant.

Henri hésite un peu et ne remarque pas le mince espace de vide entre le couloir et la pièce. En posant les pieds dans la pièce, il a l'impression d'être comme suspendu, ce qu'un grincement vient confirmer. Le domestique referme la porte et le voilà confiné avec Henri dans cet espace d'à peine 2 mètres sur 2. Il empoigne une manette rotative et tire sur une autre manette du pupitre et soudain, la pièce semble bouger. La porte qu'il vient de refermer semble s'enfoncer dans le sol et Henri a l'impression de s'élever. Pourtant, le sol est toujours sous ses pieds, tout comme le reste de la pièce.

— Mais que se passe-t-il ? Où allons-nous ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais j'aurais dû vous prévenir. Il s'agit d'une invention de feu le père de monsieur Ludovico. Je ne sais plus comment il l'appelait mais cela remplace les escaliers dans cette maison.

La montée semble lente et s'accompagne d'un bruit de tuyauterie et de frottements. Le domestique tire à nouveau une manette alors qu'une porte apparaît peu à peu en lieu et place de la précédente. Il repositionne la manette rotative à la verticale et va ouvrir la porte. Henri découvre alors un couloir d'un orange fatigué, mais qui n'a plus rien à voir avec celui qu'il a quitté quelques secondes auparavant. Il pose le pied à l'extérieur de la pièce avec méfiance et la regarde à nouveau avant de suivre le domestique.

— Monsieur vous attend sur le balcon, lui dit-il en lui montrant l'entrée d'un large salon.

Henri entre dans cette pièce encombrée de parchemins et de livres manuscrits ou imprimés. Il n'en a jamais vu autant depuis qu'il a quitté le monastère où il a suivi ses études. Sur les murs, des rayonnages succèdent à d'autres rayonnages, masquant presque les deux ou trois tentures qui essaient de se faire une place. Quel paradoxe, se dit Henri, alors que je me trouve dans la maison d'un génie de la peinture. Il continue de se frayer un chemin jusqu'au balcon où l'attend une silhouette.

— Bonjour, mon cher monsieur de Sannois !, dit cette silhouette en se retournant vers lui.

— Bonjour maître Da Vinci. Merci de me recevoir enfin.

— Ne m'appellez pas maître, le titre revenait plutôt à mes aïeux. Je n'en suis pas encore digne. Mais j'ai tout de même des connaissances qui pourront vous être utiles. Mais avant cela, venez regarder Venise le matin. C'est un plaisir dont je ne me lasse pas.

Henri prend place sur la large terrasse qui semble épargnée par la poussière grise. Il y découvre alors un panorama sur la ville, ses toits, ses canaux et surtout... Les nombreux vaisseaux volants qui encombrant le ciel, masquant parfois la lumière du soleil levant. Où vont-ils tous, se demande Henri...

— Fascinant, n'est-il pas ? Et tout cela est aussi un peu l'œuvre de mes ancêtres ?

— Vous ne parlez pas des palais, évidemment ?

— Non, même si Leonardo en a décoré quelques-uns. Je parle surtout de ces navires que vous voyez à l'horizon. Ils sont notre présent et notre avenir.

— Parce qu'ils assurent la puissance militaire de Venise ? Ils n'ont pourtant pas tous l'air de navires de guerre.

— Non, ce n'en sont pas. Mais avez-vous lu la Bible ? Oui, forcément, avec votre éducation. Vous m'en avez assez parlé dans vos lettres. Donc vous savez que nous ne sommes rien, face à dieu.

— Même la plus puissante des républiques ne peut rien face à la colère d'un dieu.

Mais vous n'allez pas combattre Dieu, dites-moi ?, dit Henri en riant.

— Non, évidemment... Mais assez de bavardages. J'ai tant de choses à vous montrer, à vous enseigner. Vous serez forcément déçu de ne pas pouvoir connaître le savoir qui est amassé ici et dont une vie ne suffirait à acquérir.

— Oui, j'étais impressionné par votre bibliothèque. Sont-ce des écrits de vos aïeux ?

— En partie, et des études qu'ils ont entamées, des traductions et des témoignages qui viennent de Chine autant que de la lointaine Amérique, par nos alliés d'Espagne. Je vous montrerais quelques exemples fascinants. Mais venez, nous allons prendre mon bateau pour aller à mon atelier.

Ludovico da Vinci se dirige à nouveau vers cette petite pièce. Henri ne peut retenir une réticence à entrer à nouveau, ce qui n'échappe pas à son hôte.

— Ah, ah, c'est l'ascensore qui vous fait peur ? Voyons, ce n'est qu'un moyen de levage un peu perfectionné, rien de plus. Les Égyptiens avaient déjà conçu des machineries complexes pour cela. Mon père n'a fait que rajouter une autre énergie que les esclaves pour nous soulever.

— Avouez que cela est prodigieux, surtout que l'on ne voit rien de la machine.

— Si cela vous paraît prodigieux, attendez-vous à bien plus encore... Et puis, nos bateaux volent bien, dit un proverbe vénitien !

— Ah, ah...

La pièce, l'ascensore comme dit Ludovico, semble descendre plus bas encore que la première fois qu'Henri l'a empruntée. Ludovico ouvre la porte et c'est un quai qui s'ouvre à ses yeux avec une gondole d'un noir de jais, surmontée d'un petit chapiteau noir aux parois grillagées. Ludovico monte le premier et aide son invité à prendre place à l'intérieur du chapiteau. Il y a deux sièges, l'un d'eux étant en face d'un pupitre très semblable à ce qu'il y avait dans l'ascensore. Ludovico est parti à l'arrière du bateau pour ouvrir une trappe et en manipuler quelque chose. Quand il revient, un bourdonnement se fait entendre et résonne dans ce qui ressemble à une grande cave emplie d'eau. Henri reconnaît la porte qu'il avait vue en arrivant.

Ludovico prend place sur l'autre siège et empoigne d'une main ce qui ressemble à la barre d'un navire, l'autre étant posée sur une manette en bois et en cuivre. La porte s'ouvre lentement et Ludovico pousse la manette vers l'avant. La gondole noire se met à se mouvoir et à sortir de la cave. Henri tourne la tête machinalement, comme pour vérifier qu'un rameur n'a pas pris place derrière eux. Non, il n'y a aucune rame et le bruit rappelle celui qui émane des vastes navires qui flottent au-dessus d'eux. Au point même que les quelques passants lèvent la tête à leur passage.

La gondole file bon train à travers les canaux avant d'arriver dans la lagune en direction d'une île. Henri regarde autour de lui si d'autres bateaux sont du même genre. Mais il n'en trouve aucun, les autres esquifs utilisant des voiles ou des rames. Son conducteur ne dit pas un mot et le bruit lancinant qui émane dans son dos finit par l'assoupir. Lorsqu'il rouvre les yeux, Ludovico le secoue un peu et lui tend la main pour se lever. Il descend de la gondole qui est amarrée à un quai, le quai d'un fort sur une île fortifiée.

— Bienvenue dans mon île... Ah ah.

— Votre île ? Mais vous parliez d'un atelier...

— Oui, c'est aussi mon atelier, comme celui de mon père, de son père... Les fortifications ont été faites par Leonardo puis améliorées. C'est ici qu'il a conçu ses machines mais vous n'en verrez pas. Je vous avais prévenu, d'ailleurs...

— Oui, je sais, c'est un secret que même vous ne connaissez qu'en partie.

— Venez, suivez-moi !

Ludovico guide Henri du quai jusqu'à l'entrée du fort, une large porte blindée de métal qui s'ouvre sur une cour ressemblant à une petite place d'armes. Le fort semble désert alors qu'Henri l'imaginait empli de soldats. Aucune machine de guerre non plus à l'intérieur et il n'a vu aucun canon dépasser des meurtrières et du haut des tours. Ludovico entre dans ce qui ressemble à une grange ou une écurie. Mais ici, point de chevaux ou d'animaux. Il y a des objets de toutes sortes, morceaux de bois, de métal, de verre, des restes d'armes, des instruments d'alchimie, et d'autres totalement inconnus d'Henri.

— C'est ici que vous travaillez ?

— En effet, c'est ici que je m'essaie à des expériences, que j'essaie de reproduire ce que j'ai lu ou vu.

Mais à peine a-t-il fini sa phrase qu'il est interrompu par une voix féminine.

— Ludovico, vous voilà enfin...

— Ah... Henri, laissez-moi vous présenter ma cousine Gianna.

Henri se retourne et découvre une jeune femme brune, vêtue comme une domestique et, ce qui le surprend, comme un garçon. Malgré sa chevelure poussiéreuse, et sa tenue, il émane d'elle un charme qui captive le jeune homme. Mais il n'avait jamais vu une femme porter des bottes et des pantalons.

— Gianna, je vous présente Henri de Sannois qui vient poursuivre son apprentissage.

— Apprendre ou nous espionner ?, dit-elle avec un air soupçonneux et espiègle.

— Madame, la frontière est parfois fragile entre les deux, mais je vous assure que je saurais ne pas vous mettre en défaut, dit Henri, l'air gêné

— Henri, ma cousine vous taquine. Comme je vous l'ai dit, vous ne verrez rien de compromettant ici. Si par le passé, des armes ont été construites dans ces murs, tout a été détruit ou est totalement dépassé. Par contre je vous montrerais ce qui occupe mon temps... C'est le cas de le dire, ah, ah.

Gianna laisse les deux hommes visiter ce fortin et repart dans les profondeurs d'un hangar. Henri suit son hôte et essaye d'absorber le savoir qu'il lui inculque en lui montrant des projets avortés. Mais il ne peut se retenir de repenser à la jeune femme, guettant sa présence dans la cour.

Lui, si habitué aux toilettes sophistiquées des duchesses et comtesse, se surprend à trouver un charme à une femme aussi mal apprêtée.

Malgré son manque de concentration, il comprend très vite que les travaux de Ludovico concernent la mesure du temps et les mouvements des astres. Il doit lui présenter d'ailleurs un autre savant, un mathématicien venu de Pise, apparemment. Si Henri est fasciné aussi par le temps et l'évolution du jour et de la nuit, il se perd très vite dans les calculs et observations de Ludovico. Lui qui faisait l'admiration de ses professeurs de mathématique à Paris, semble perdu par la complexité des calculs du savant italien, avec qui, pourtant, il a déjà échangé sur le sujet. Alors qu'il n'a eu que peu de problèmes à comprendre les travaux de Jacques Peletier du Mans, il lui semble que tout est confus aujourd'hui. Alors il se dit que c'est la fatigue du voyage qui se fait sentir. Après tout, il doit rester quelques semaines ici, alors il aura le temps de comprendre les travaux de Ludovico.

— Regardez, Henri, j'ai même des instruments de votre compatriote Toussaint de Bessard. La navigation me fascine, mais j'ai malheureusement rapidement le mal de mer.

— Ce qui ne vous empêche pas de vivre dans cette cité nautique... Quel paradoxe !

— Oui, mais je ressens moins ce mal dans ma gondole. Pendant longtemps, je suis resté dans la villa de mon père à étudier. Un vrai rat de bibliothèque. Mais lorsque j'ai pu essayer ce navire, j'ai enfin pu suivre mon père sur cette île, qui fut aussi le terrain de jeu préféré de mon enfance avec ma cousine Gianna.

À l'énoncé du nom de la jeune femme, Henri semble comme déconnecté de la réalité, repensant à son regard, ses mèches de cheveux masquant subtilement ses yeux.

— Madame votre cousine étudie aussi les mathématiques ?

— Oui, et elle est beaucoup plus manuelle que moi et m'aide à la réalisation d'horloges et de systèmes de calcul. Mais vous ai-je parlé d'Averroès ? Je suis fasciné par ce qu'il a écrit, par sa méthode de raisonnement itérative. Le connaissez-vous ?

— Non, je ne connais pas. De quelle contrée est-il ?

— Je crois qu'il est arabe, mais je ne puis vous donner son nom dans cette langue.

— Cela me rappelle les travaux d'Adélarde de Bath dans son traité « La Studia Arabum », que vous connaissez, je suppose.

— En effet...

La discussion se poursuit à bâtons rompus sur la philosophie et les mathématiques tout autant que sur la rhétorique et les méthodes d'analyse. Le temps passe et les deux hommes ne sont interrompus que par Gianna qui vient les appeler à manger.

— Discuter vous nourrit peut-être l'esprit mais moi, j'ai besoin de mets plus terrestres.

— Nous venons, Gianna.

Les deux hommes rejoignent Gianna dans un des hangars autour d'une petite table en bois sur laquelle sont disposées de fines assiettes de porcelaine. La sophistication des couverts et des plats tranche avec la simplicité du lieu, rappelant à Henri qu'il n'est pas dans n'importe quel atelier.

— Alors Henri, je peux vous appelez Henri... Mon cousin ne vous a-t-il pas embrouillé par sa passion ?

— Heu... Gianna, dit-il timidement, je crains d'être un peu éprouvé par le voyage et de ne pas avoir recouvré tous mes esprits. Et puis je suis comme élève face au maître, le premier jour.

— Je vous rassure, vous n'êtes pas le premier ici et je m'amuse à chaque fois à voir vos mines défaites. Ludovico, tu es trop bavard...

— Je suis passionné, voilà tout. Et j'aimerais tant pouvoir maîtriser ce temps qui court contre nous !

— Contre nous ? Mais que voulez-vous dire ? J'ai toujours eu le sentiment qu'il nous accompagnait...

— Hum... Oui, enfin, c'est-à-dire...

Ludovico semble gêné, cherchant ses mots, qui pourtant venaient tous seuls quelques instants plus tôt.

— C'est que l'âge et la vieillesse arrivent si vite. Regardez Leonardo... Il a vécu si vieux et pourtant il disait ne pas avoir terminé ce qu'il était venu faire. Mon père aussi et quelques jours avant sa mort, il me parlait de tant de projets, que j'essaie moi aussi d'accomplir.

— D'accomplir ? J'ai bien compris que vous vouliez créer l'horloge parfaite, mais je n'ai pas vu le rapport avec votre décomposition mathématique.

— Ah... ça ? Non, mais ça n'est qu'un intérêt personnel. Et puis je ne peux vous en dire plus tant que je n'ai pas avancé...

La discussion finit par revenir à des futilités culinaires, Gianna continuant à taquiner Henri, notamment sur les talents des Français dans ce domaine. Mais Henri n'a jamais été à la hauteur de

la réputation de ses compatriotes. Promis très tôt à un mariage avec une fille de marquise, amie de sa mère, il a toujours préféré esquiver les relations avec la gent féminine. Le mariage ne s'est pas fait et il fait le désespoir de sa mère en n'étant pas dans les mondanités. Celle-ci verse de grands espoirs dans ce voyage dans une des cours les plus prospères d'Europe.

Chapitre 2

Venise, 12 mai 1616

Henri aide maintenant Ludovico da Vinci dans ses calculs et dans la réalisation d'une gigantesque horloge. Il ne comprend pas encore totalement la conception de cette machine, dont il ne voit même pas où seront les heures ou minutes, mais il est fasciné par la rapidité d'esprit de son hôte. Pourtant, c'est bien sa cousine Gianna qui occupe son esprit, au point que les deux jeunes gens sont devenus très complices. Henri et Gianna sont souvent dans l'atelier de menuiserie à construire les rouages de leur création. Et puis ce midi, alors que le soleil apporte sa chaleur à la lagune, Gianna emmène Henri sur le tour de ronde de l'île.

— La vue est magnifique, tu ne trouves pas, Henri ?

— Oui, mais c'est Venise... Paris me manque aussi.

— Paris, Paris... Mais regarde ici, pour une fois que le ciel est dégagé. Il faudrait que tu voies tout cela d'en haut. Tu n'as jamais pris d'Aérogalère ?

— C'est comme ça que vous appelez les bateaux volants ici ?

— Oui. Je suis sûr que tu n'en as même jamais vu de près. Tu sais qu'il y en a un ici ?

— Comment ça, je n'en ai vu aucun d'amarré...

— Non, il n'est pas aussi gigantesque que ceux-là, mais Ludovico en a gardé un de son grand-père. Il n'aime pas voguer dans les airs avec, c'est tout. Veux-tu que je t'emmène dans le ciel ?

-... Tu sais que je te suivrais partout !

-... Ah, les Français ! Allez viens avec moi, j'ai du travail pour toi.

Gianna guide Henri à l'autre bout du fort. Ludovico n'est justement pas là aujourd'hui, retenu par un rendez-vous dans le palais des Doges. Gianna ouvre une porte qui donne dans un vaste hangar sombre. Au milieu, trône un chariot avec une curieuse barque. Elle fait bien cinq ou six mètres de long mais à l'emplacement des rames se trouvent des poches de tissus brillant et épais. Au milieu se trouve une sorte de cheminée métallique surmontant un gros cube de métal. Vers la poupe, le poste de pilotage est muni d'une large barre circulaire qui masque un gouvernail dont la hauteur dépasse la ligne de flottaison de deux bons mètres.

— Aide-moi à le tirer dehors...

Henri s'exécute en empoignant un des côtés du chariot pour tirer le tout en dehors du hangar. La lumière du jour l'aide à voir le reste de la machinerie. Une tuyauterie en laiton semble entrer dans les poches de tissus qui pendent sur chaque côté de la barque. Elles viennent du gros cube de métal qui est aussi surmonté d'un gros bouchon du même métal. La cheminée est noircie par la suie et dépasse de deux bons mètres le pont du petit navire. Aucune décoration, aucune dorure ne vient parer cet engin qui fascine déjà le jeune ingénieur.

— Alors, qu'en dis-tu ?

— Fascinant... et ça vole, ça ?

— Oui, mais tu ne sauras rien de plus, comme te l'as dit Ludovico. Je vais le démarrer, reste à l'écart.

Ludovico obéit, bien que la curiosité le pousse à jeter un regard à ce que fait Gianna. Elle est montée dans la barque, semble avoir soulevé une trappe puis empoigné une manivelle. Et soudain, un bruit de pétarade, assez semblable à la gondole de Ludovico, vient rompre le silence des lieux. Les poches sur le côté de la barque semblent prendre vie, agitées de soubresauts, puis se gonflent timidement.

— Viens vite, monte avec moi !, dis Gianna, maintenant à la barre.

Henri escalade la charrette pour monter aux cotés de Gianna qui surveille le gonflage des poches. Petit à petit, la barque se détache de son support et s'élève dans les airs. Gianna détache ce qui faisait office d'amarres et Henri découvre le fortin comme il ne l'avait jamais vu. Un peu effrayé, d'abord, il se tient aux poutrelles qui maintiennent les grands gouvernails. Mais il regarde Gianna, fièrement agrippée à la barre et qui fait pivoter le navire en actionnant une manette avec son pied droit. De manière étonnamment stable, la barque progresse vers l'avant, un nuage de fumée noirâtre s'échappant de la cheminée. En quelques secondes, le navire n'est déjà plus au-dessus du fortin mais à plusieurs dizaines de mètres au-dessus de la lagune et la baie.

— Où va-t-on ?, dit Henri en hurlant pour couvrir le bruit.

— Tu verras... Alors qu'en dis-tu de ce premier... vol ?

— Fabuleux. J'avais lu les études sur les oiseaux de Leonardo, mais là, j'ai l'impression d'en être devenu un.

— Nous ne faisons que leur emprunter le ciel mais ne sommes pas aussi doués qu'eux.

La barque prend la direction d'un des gros vaisseaux volants qui survole Venise. Le soleil se fait de plomb et s'ajoute à la chaleur dégagée par le bloc au centre de la barque. Mais Gianna semble habituée. Henri n'a d'yeux que pour elle... et ces navires. Ils ne lui paraissaient pas si énormes mais maintenant qu'il est à la même altitude, il se rend compte du gigantisme du navire. Les poches ne sont pas sur le côté mais c'est une sorte de grosse poche de la forme d'une saucisse, qui surplombe la coque, suspendue par une myriade de cordes. Des cheminées crachent une fumée encore plus abondante vers l'arrière du navire jusqu'à former des nuages grisâtres à leur altitude. La coque est richement décorée, large jusqu'à contenir quatre ou cinq chariots de front, mais Henri ne voit aucun chargement, si ce n'est une poussière blanche sur le pont. Mais Gianna ne veut pas assouvir sa curiosité technique. Elle préfère descendre pour mettre le cap sur une minuscule petite île boisée. Avec une maîtrise parfaite, elle pose la barque sur une minuscule plage. Henri est tout de même bien content de retrouver le sol et aide sa conductrice à descendre.

— Voilà, maintenant tu connais le secret de mon île, ma cachette.

— C'est vraiment... Ton île ?

— Oui, mon père me l'a offerte, et je n'ai jamais rien voulu y construire.

Henri regarde autour de lui, ce petit îlot d'environ 20 mètres sur 15, avec quelques arbres, une petite plage et... cette barque volante, maintenant. Mais lorsqu'il pose sa main sur le sable puis l'enlève, il remarque qu'une fine couche de poussière noire reste à la surface de sa peau. Il l'essuie comme il peut et son regard se pose à nouveau sur la belle navigatrice des airs dont le doux regard est rivé sur lui.

— Tout semble calme, ici. Je comprends ton besoin de venir ici...

— Oui, j'aime m'échapper, même si aujourd'hui, la ville semble partout avec ces engins...

— Et pourtant tu viens avec l'un d'eux.

— Je sais que ça paraît bizarre, mais je n'ai pas d'autre moyen de transport. Ludovico a sa gondole et je pourrais me construire un bateau, moi aussi. Mais cette barque a quelque chose de spécial pour moi, me donne un sentiment de liberté que je n'ai jamais avec autre chose.

— Oui, c'est aussi ce que j'ai ressenti après quelques minutes au-dessus de la lagune.

— Regarde le ciel... Il n'y a qu'ici que j'aime le voir bouger, changer de couleur. Ailleurs, ça me paraît insignifiant, inutile.

Mais Henri, plutôt que de regarder le ciel, tourne sa tête vers Gianna, qui semble ailleurs à ce moment, le regard perdu. Ils restent là tous les deux sans bouger, avant que Gianna ne se rappelle

que la réalité leur intime d'autres ordres. Il aimerait en connaître plus d'elle mais, malgré ses taquineries et numéros de charme, elle laisse beaucoup de secret sur ce qu'elle est et fait.

Ils embarquent vite sur la barque, et la machine s'ébroue à nouveau, bien loin du silence qui les berçait il y a quelques instants. Les poches se remplissent et le navire file grand train à quelques mètres de l'eau, laissant une traînée à la surface, zébrée par le reflet de la fumée noire qui s'échappe de la cheminée. Henri repense à ce qui l'a amené à Venise, aux secrets qu'il doit percer, et se demande justement s'il n'y aurait pas un réservoir de ce précieux liquide qui alimente cette machinerie. Il doit forcément y en avoir au fort, se dit-il. Et ce faisant, il regarde le flux impressionnant des navires volants qui semblent se concentrer sur une des îles et rallier un même point du continent. Il est bien vite réveillé de ses pensées par les manœuvres de Gianna pour faire atterrir la barque dans l'enceinte du fort, puis masquer leur petite escapade à Ludovico.

Gianna laisse Henri à ses études de documents, de plans pour continuer ses propres travaux dans une aile du fort. Henri a bien essayé de savoir ce qu'elle faisait, mais il n'a rien pu savoir. Il a juste compris qu'elle mélangeait des terres et poudres pour un commanditaire, peut être un artiste, un sculpteur. Les engrenages et rouages complexes qu'elle amenait il y a quelques semaines semblent du passé. D'ailleurs Ludovico ne parle plus trop de ces travaux sur le temps, ces derniers temps. Il a de plus en plus souvent rendez-vous avec la noblesse vénitienne ou d'autres scientifiques. Henri n'a donc d'autre choix que d'être autonome et a commencé à comprendre le cheminement des travaux de son hôte. Il a compris qu'il veut partager le temps en parties égales, de plus en plus petites. Il a compris aussi qu'il voulait analyser la réflexion humaine de la même manière en la séquençant, ce qui s'éloigne des mathématiques pour la philosophie. Henri n'ayant jamais versé dans cet art, cette partie des travaux lui paraît ésotérique.

Ce soir-là, lorsqu'il rentre dans sa chambre, il pense plus à ce moment passé avec Gianna qu'aux calculs et recherches qui devraient être sa raison d'être. Et pourtant, il se demande parfois si Gianna n'est pas aussi là pour le percer à jour. Après tout, il représente un danger pour Venise, et les espions vénitiens à la cour du roi de France doivent avoir prévenu le Doge de ses intentions.

Le lendemain, c'est pourtant Ludovico qui lui donne l'occasion d'en savoir plus. Au lieu d'aller sur le fortin, il emmène Henri voir un ami. Ils prennent donc la désormais fameuse gondole pour se rendre dans une maison en périphérie de la ville, d'apparence modeste. Personne ne les accueille et il ne semble même pas y avoir de domestiques dans ce lieu. Ludovico pousse simplement la porte

de cette bâtisse de deux étages, aux murs ocres et délavés. Pas un bruit... Ludovico semble bien connaître les lieux et gravit l'escalier en faisant signe à Henri de le suivre. Ils arrivent dans une grande pièce, sorte de modèle réduit du bureau d'étude de Ludovico. Un homme est penché sur des plans, une sorte de lunette rivée sur un œil. Sa silhouette un peu voûtée se détache en ombre chinoise devant la fenêtre, unique source de lumière de la pièce.

— Galileo, mon ami, encore plongé dans tes calculs ?, dit Ludovico

L'homme relève la tête. Il semble avoir la quarantaine, barbu et le teint pâle.

— Ah, bonjour Ludovico. Te voilà donc avec le Français dont tu me parlais l'autre jour à la cour.

— Oui, je te présente Henri de Sannois. Henri, voici Galileo Galilei. Toi qui as du mal à comprendre mes calculs, tu auras du mal à suivre Galileo et ses théories mathématiques sur les astres.

— Les astres ? J'avais lu déjà des théories sur le passage des astres et leur périodicité. Et puis tu en parles dans ta découpe du temps.

— Oui, mais Galileo est persuadé que notre terre est à l'image de la lune : elle est ronde.

— Ronde ? Mais comment ? Je ne vois pourtant pas d'arc de cercle. Je marche sur un sol plat...

— Monsieur de Sannois, vous manquez d'observation ou ne regardez pas plus loin que ce que vous pouvez avec vos yeux.

— Et puis si nous étions sur une terre ronde, nous pourrions en faire le tour. Mais je ne connais aucun navigateur parti dans une direction et revenu dans une autre.

— Oui, je vous le concède, mais personne n'a essayé. J'ai l'intuition que nous n'en connaissons qu'une infime partie. Et puis mes calculs me montrent que ces astres peuvent très bien un jour venir rencontrer notre terre, s'écraser sur nous. Des observations ont parlé de boules de feu tombées du ciel, de cratères. Nous pourrions être détruits, un jour...

— ... Hum, Galileo, dit Ludovico avec un air gêné.

— J'ai construit des lunettes pour observer ces astres. Avec les vaisseaux volants, j'ai pu observer la terre comme jamais auparavant et noter les courbures de l'horizon en différents points. Et je vous l'affirme, mes amis... Notre terre doit faire au moins 180 000 pieds de circonférence.

— Mais c'est impossible ! C'est gigantesque !, dit Henri.

— C'est tout à fait possible si on se souvient ce que nos ancêtres connaissaient du monde. Marco Polo n'avait pas fait ce long voyage et personne n'imaginait que l'on pouvait aller si loin vers le

soleil levant. Il y a même des îles au large de la Chine, dit-on. Les barbares du nord parlent aussi de terres vers le couchant, au nord, d'immenses terres de glace et de neige. Nous ne connaissons que peu de chose par rapport à ceux qui nous succéderont.

— Alors vous voulez partir faire le tour de notre terre ?

— Oh non, je ne suis pas un marin et je n'aime guère voguer sur les flots. Je laisse ça aux plus téméraires. Mais j'aimerais posséder une tour d'observation, mais pas comme celle de Pise, ah, ah...

— Oui, Henri, Galileo est né à Pise. Alors lorsqu'il parle de tour, tout le monde lui rappelle la fameuse tour penchée.

— Ah oui, j'en ai entendu parler.

— Oui, j'aimerais m'élever au-dessus de ces nuages que font ces navires, ces machines infernales.

— Henri, Galileo déteste ces machines. Il est persuadé qu'elles rejettent des particules venues de l'enfer et qu'elles nous tueront par asphyxie.

— C'est vrai que je n'ai pas apprécié côtoyer la fumée qu'elles rejettent, mais pas plus que le feu de la cheminée ou le poêle de votre cuisine.

— Mais pour l'instant, ces machines me sont bien utiles pour mes observations. Avec l'aide de Ludovico et de ses calculs, je pense pouvoir prouver que j'ai raison.

— Mais enfin, une terre ronde, et pourquoi pas aussi en croissant comme la lune ?

— Ah, ça, j'espère aussi le vérifier bientôt...

— Hum, Galli, n'en dites pas trop à Henri, cela pourrait lui attirer des ennuis, vous savez.

— Ah... Euh, oui, évidemment. Je parlais de pouvoir installer une de mes lunettes sur un navire volant, voilà tout, le jour de pleine lune.

— Fascinant. J'aimerais vraiment contempler cela...

— Regardez déjà ce que j'ai pu dessiner dans mes observations.

Et Galileo sort un parchemin où est représenté un vaste cercle avec des traces similaires à celles d'une carte de navigation.

— Je ne puis dire si ce sont des mers ou des terres, mais il semble y avoir des montagnes, si je compare à ce que j'ai pu regarder de nos navires. Je ne sais même pas dire à combien de millions de pieds se situe la lune. La taille varie périodiquement et j'en ai noté les dates. C'est aussi cela qui me fait penser à la rondeur de notre terre.

— Mais par quelle magie reviendrait-elle périodiquement autour de nous ? Qu'est-ce qui peut la propulser ainsi ? Surtout si ce sont des montagnes...

— Ça, monsieur de Sannois, je ne puis vous le dire. De ma même manière que je ne puis dire pourquoi cette pomme tombe au sol et que nous y restons rivé. Dieu garde ses secrets.

Henri ressort de cette entrevue assez perturbé dans ses croyances et son savoir. Il avait déjà entendu parler de ce personnage mais l'imaginait tellement différemment. Lui qui pensait seulement à ces navires, aux recherches de Ludovico, le voilà à regarder la lune sous un autre jour, ou tout simplement le ciel. Il est vrai que le soleil semble décrire un arc de cercle lui-même mais après tout, il n'aurait jamais pensé lui-même voguer dans les airs il y a quelques années de cela. Une chose est sûre pour lui : Ludovico et Galileo travaillent ensemble à un vaste projet qui semble dangereux d'une manière qui lui échappe encore.

Chapitre 3

Venise, le jeudi 22 juin 1616

Alors qu'Henri dormait paisiblement ce matin-là, une terrible explosion déchira soudainement le silence de Venise. Il était 3 heures du matin et il crût d'abord à une attaque d'un bateau ottoman ou à l'explosion d'un dépôt de poudre. La curiosité d'Henri le poussa à aller à la fenêtre pour voir s'il voyait des flammes ou une agitation quelconque. Et il voit, au loin une lueur qui semble provenir de la lagune avec une fumée noire. Peut-être sur l'une des îles dont il parlait avec Gianna, celles qui sont entourées d'un mystère puisqu'il lui est interdit d'en approcher. Il a bien fait quelques tentatives, mais des gardes sur des navires lui ont vite fait comprendre qu'il fallait aller voir ailleurs. Et le flux des navires volants semblait alors continuer au-dessus de lui. Henri tente de se rendormir malgré la curiosité qui le tenaille.

Lorsqu'il se rend chez Ludovico, il trouve porte close. Pas un domestique, pas de trace de Gianna non plus. Il n'a d'autre solution que d'aller par ses propres moyens jusqu'à l'atelier, croyant à un oubli. Mais là-bas aussi tout est fermé, presque barricadé. Alors il revient chez Ludovico et interroge les voisins qu'il peut croiser. Personne ne sait rien ou n'ose parler mais une rumeur parle de cette explosion nocturne. Peut-être Ludovico est-il allé voir ? Il doit avoir justement accès à ces îles interdites. Mais aucune trace de lui dans la ville. Henri ère dans les canaux, comme s'il pouvait apercevoir une information utile, comme s'il allait croiser Gianna ou Ludovico, ou même Galileo... Mais lui non plus n'est pas chez lui.

Ce n'est que le soir qu'un messenger vient chez lui avec une lettre cachetée. Elle vient de Gianna.

« Cher Henri,

Cette nuit, mon cousin Ludovico a trouvé tragiquement la mort. Je ne peux t'expliquer où ni comment, mais je n'ai plus le cœur à poursuivre nos travaux. Tu nous as bien aidé, mais je te conjure de repartir de Venise, d'oublier ce que tu as vu ou fait.

Amicalement.

Gianna »

D'abord sonné par la nouvelle, Henri se ressaisit et a envie de retrouver Gianna, de la reconforter. Il se rue dans la demeure des Da Vinci tambourine à la porte jusqu'à ce qu'un des domestiques lui ouvre. Il apprend que le corps de Ludovico n'a même pas été retrouvé, que c'est

une expérience d'alchimie qui aura mal tourné mais surtout que Gianna n'est pas là. Alors il attend, dans cette maison qui a perdu totalement la vie qui pouvait émaner d'elle. Le silence reste pesant, les domestiques restant maintenant à parler dans les cuisines à l'écart de cet étranger en qui ils ne peuvent avoir confiance. La journée passe et Henri en oublie même la faim. Il revoit sa première rencontre avec Ludovico, les bons moments passés... Et la rencontre avec Gianna, la belle et mystérieuse Gianna. Il reste dans le salon principal et finit par s'assoupir, terrassé par la fatigue et le chagrin. Personne ne se soucie de lui ou n'ose le ramener chez lui. La maison s'endort peu à peu et les grincements des parquets disparaissent. Les portraits eux-mêmes ne semblent plus murmurer autour de lui comme il en avait l'impression il y a quelques heures.

Il est réveillé en pleine nuit par le bruit de la porte principale et Gianna qui rentre enfin, aussi discrètement que possible. Elle prend la direction de sa chambre lorsqu'elle est surprise par la silhouette d'Henri qui sort du salon.

— Tu m'as fait peur, j'ai cru à un fantôme.

— Désolé Gianna, mais je ne pouvais partir comme tu me l'as demandé, ne serait-ce que pour te revoir ?

— Et pourtant, tu devrais, c'est dangereux ici maintenant. Je ne sais pas moi-même ce que je dois faire. Je ne sais pas ce que je vais devenir sans Ludovico.

— Tu sais faire tant de choses sans lui. Tu pourras continuer, ici... ou ailleurs.

— Oui, mais ce n'est pas de ça que je parle. Il détenait des secrets, tu sais, que beaucoup chercheront à trouver. Tu ne connais pas Venise comme je la connais. Si j'ai fui la cour des Doges, c'est bien pour cela. J'aurais pu être une de ces courtisanes, mais j'ai connu trop de blessures dans ma famille pour ne pas fréquenter ces gens.

— Alors partons... Partons oui, ensemble. Venise n'est pas si éternelle et nous pouvons aller ailleurs, loin de tout cela.

— Oui, tu as raison. Nous allons partir et tu vas venir avec moi. J'aurais dû y penser avant. Tu n'as pas peur ?

— Non, avec toi, jamais.

— Viens, habille-toi et suis-moi.

Henri remet son manteau de feutre marron et suit la jeune femme dont il remarque la tenue de deuil. Contrairement à la coutume, elle ne porte pas une robe noire ou un voile pour masquer ses cheveux. Elle est habillée « à la garçonne » avec un pantalon et une redingote noire sans aucune

fioriture ou parement. On dirait presque un assistant croque-mort. Ses cheveux sont noués, et elle porte même des gants noirs.

— Bon, avec ça, c'est mieux. Viens, prenons le bateau de Ludovico.

Le couple se rend dans le sous-sol de la demeure pour aller embarquer sur le quai. Gianna démarre la mécanique qui fascine toujours autant Henri, malgré l'habitude qu'il a pu prendre. Et l'esquif se glisse aussi silencieusement que possible dans les canaux noirs et silencieux. Alors qu'il pensait la voir prendre la direction des terres pour remonter le fleuve, la voilà qui prend la direction de la mer, des îles, celles où a eu lieu l'explosion.

Henri s'apprête à allumer la lanterne en bout du bateau mais Gianna l'en empêche.

— N'allume pas, imbécile et surtout ne dit rien.

Le bateau s'élève peu à peu et glisse comme porté par le vent à quelques mètres de l'eau. Gianna scrute l'horizon et semble vouloir éviter les lumières des autres navires qui ont l'air de patrouiller autour des îles. La gondole volante noire se fond dans la nuit et Gianna se baisse derrière la machinerie du navire. Elle a mis cap vers une des plus grosses îles. Henri ne se rappelle pas avoir jamais été aussi près de ce lieu interdit. Il sent une odeur de brûlé en provenance d'une autre île et il lui semble que Gianna pleure en jetant un regard vers elle. Mais elle maintient son cap et se pose maintenant sur l'eau pour progresser silencieusement entre les autres navires. La Lune est heureusement absente du ciel, masquée par de gros nuages... Ou bien est-ce encore la fumée de l'incendie qui a fait rage plus tôt dans la journée. Ils ont passé ce premier cercle de navire et se rapprochent de l'île qui ressemble à une forteresse.

Une forteresse peu élevée mais le pourtour est hérissé de murs. On ne voit pas de débarcadère mais Gianna semble connaître les lieux. Elle va droit vers la droite de l'île et Henri est stupéfait de découvrir un débarcadère absolument désert. Gianna a fait les derniers hectomètres entièrement à la rame, sans se montrer, tandis qu'Henri restait allonger sur le fond de la gondole. Elle amarre le navire et fait un signe discret à Henri pour qu'il la suive.

Le couple débarque et passe ces maigres fortifications. Devant lui se trouve une gigantesque trouée entourée d'échafaudages en bois avec des escaliers s'enfonçant dans les profondeurs en colimaçons. Au centre, une sorte d'ogive ressort de quelques mètres mais dans cette obscurité, Henri ne saurait dire jusqu'où s'enfonce cet édifice prodigieux. Aucun bruit ne vient interrompre cette infiltration en dehors des pas d'un garde en armure. Le tintement de la cotte de mailles rythme la progression de cet homme qui semble à l'opposé de là où Gianna et Henri se trouvent.

— Chut. Ne dis rien et suis-moi.

— Où sommes-nous ? Qu'est-ce que c'est ? Les enfers de Dante ?

— Tu es devant l'œuvre des Da Vinci, ce qui va nous emmener vers notre paradis... Mais tais-toi et suis-moi sans me perdre de vue.

Le duo s'infiltré peu à peu dans la pénombre de ces escaliers qui se succèdent en colimaçons jusqu'au plus profond de la terre. Gianna fait halte sur un des paliers qui semble plus important que les autres. Une odeur forte se dégage du lieu mais Henri n'arrive pas à identifier de quoi il s'agit. Cela ressemble à cette odeur d'huile qu'il sentait sur le bateau volant mais en plus fort avec d'autres odeurs. Alors Henri suit Gianna qui maintenant se dirige par l'énorme construction sombre qui est au milieu de ce gigantesque trou. Elle passe une porte de métal et la referme derrière Henri en ôtant les planches de bois qui sont au seuil. Puis elle gravit un petit escalier métallique, à tâtons et qui mène jusqu'à une grande pièce circulaire. Des machines étranges avec des cadrans et des tubes de cuivre et d'étain entourent le lieu. Au centre, il y a deux sièges avec des rampes métalliques autour et une sorte de gouvernail. « Est-ce un nouveau bateau volant ? », se demande Henri.

— Henri, assieds-toi sur un des sièges et attends-moi.

Il s'exécute et laisse Gianna allumer des petites lanternes pour mieux éclairer le lieu. Elle disparaît à nouveau par le petit escalier métallique et il entend des bruits en provenance des profondeurs de ce lieu. Il lui semble reconnaître des pièces qu'il a vu dans les mains de Ludovico, autour de lui, ou même de Gianna. Mais à peine a-t-il le temps de se souvenir de cela qu'un tremblement agite le sol et l'ensemble du lieu. Gianna réapparaît et court s'asseoir sur l'autre siège.

— Henri, n'oublie jamais que je t'aime...

Et Gianna embrasse tendrement Henri, pour la première fois.

Épilogue

Venise, le samedi 24 juin 1616

Rapport du fort de San Erasmo.

Aujourd'hui à 3 heures du matin, la vigie a entendu une énorme explosion suivie du départ d'un projectile en direction du ciel. Il ressemblait à une étoile filante mais semblait provenir non du ciel, mais de la terre, comme un boulet de canon. Des flammes portaient de cette forme allongée et le projectile ou l'objet a pris la direction de la lune avant de disparaître au milieu des autres étoiles.